



## LITTÉRATURE

Charles Bolduc renoue sans décevoir  
Page F 3



## ESSAI

La triste histoire de Robert Bourassa  
Page F 6

## LIVRES



SOURCE ARCHIVES LE DEVOIR

# Jean Bédard

## ÉCRIRE LES MYSTIQUES

Marguerite Porète? Cette poétesse et mystique de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle est des philosophes oubliés de l'histoire, de ces auteurs rayés par l'Inquisition pour avoir prôné, au mauvais moment, les valeurs de l'esprit libre. Jean Bédard poursuit, avec *Marguerite Porète* (VLB), son érudite série de romans historiques sur des figures spirituelles, brillantes et avant-gardistes.

CATHERINE LALONDE

**E**n 1306, Guion de Cressonaert est secrétaire juridique. Il écrit, à la façon d'un greffier, les aveux que l'Inquisition obtient sous la torture. «Ceux qui prêchaient Dieu brûlaient des femmes et des hommes, pourchassaient les pauvres jusque dans les montagnes reculées. Clément V avait même déclaré hérétiques ceux qui, comme les dolciniens, défendaient l'idée que Jésus avait été pauvre. Jusqu'au général des franciscains qui avait dû fuir en Bohême pour défendre la pauvreté que les évêques avaient déplacée de la colonne des vertus vers la colonne des vices. L'Eglise enseignait désormais que Jésus avait possédé une bourse bien garnie», dira Guion de son époque, sous la plume de Jean Bédard.

Après des jours à voir les êtres aux supplices, sur la roue et sous les fers, Guion craque. Recueilli et soigné, malade d'es-

prit et de peau, par les béguines, il y découvre un monde autre, pensé par les femmes autour des récoltes, des naissances et de l'accueil des malades, loin de l'obéissance aux «impératifs de la géographie des forces». Un monde libre, mené par la pensée de Marguerite Porète, humaniste, féministe avant l'époque, avant même le mot. Guion la suivra.

Après *Nicolas de Cues* (L'Hexagone), *Maître Eckhart* (Stock) et *Comenius ou l'art sacré de l'éducation* (JC Lattès), «c'est comme si j'avais analysé, jusqu'à la chirurgie presque, notre société basée sur la domination», explique Jean Bédard. Ça m'a permis de comprendre ce qu'était Marguerite Porète, à quel point sa pensée était originale. Elle a éclairé, à travers *Maître Eckhart*, tous les constructeurs de la liberté. Ça aboutit avec *Comenius* et l'invention de la démocratie universelle.»

## Avant la Réforme

Marguerite Porète est chef de file des béguines d'avant la

Réforme. «C'était alors un mouvement d'envergure, explique le professeur de travail social à l'Université du Québec à Rimouski, avant le Concile de Vienne de 1310, qui va les condamner. Un mouvement qui vise l'autonomie économique, intellectuelle et spirituelle des femmes. Elles ont développé une économie des hôpitaux, dont les femmes étaient maîtres; une conception de la médecine, proche de l'herboristerie; un artisanat particulier pour obtenir cette autonomie économique; et

«Dans les rapports paysans, on trouve une misogynie beaucoup moins grande, à cause de l'obligation concrète de la survie»

un système de refuge, un peu comme les maisons de femmes d'aujourd'hui, pour protéger les filles contre des mariages imposés. Porète a fait trembler des papes et des rois.»

Jean Bédard a la plume foisonnante, en essais et en romans historiques, très marqués par la philosophie et la spiritualité, jusqu'au mysticisme. On pense à Christian Bobin dans un ton autre, parfois un peu gonflé, toujours illuminé, jusque dans le style, par la philosophie étudiée. «Mes romans

visent à changer de point de vue, explique l'auteur. Se regarder à partir du passé pour comprendre ce qui ne fonctionne pas maintenant. Il y a, dans nos racines, des choses à rejeter et à garder, du bon et du mauvais, des médicaments et des vomitifs. Toute société qui veut garder sa maladie, si je prends un langage de travailleur social, rejette ses propres médicaments. Je cherche ces philosophies dans nos racines, mais qui ont été expulsées et qui peuvent être guérissuses.»

L'auteur poursuit: «Au médiéval, l'effroi des hommes face aux femmes est gigantesque. La misogynie arrive de partout, du christianisme comme des manuscrits de médecine arabe. Ainsi qu'on traite les femmes, on a souvent une vision similaire du paysage, de la nature, du désir, du corps. Dans les rapports paysans, on trouve une misogynie beaucoup moins grande, à cause de l'obligation concrète de la survie. Les hommes y ont besoin des femmes, les femmes des hommes, sinon tout le monde meurt.» Cette équité se perd avec l'élitisme de la pensée d'alors, qui veut le plus possible s'éloigner de la paysannerie.

Guion, dans le roman, est

d'ailleurs bousculé entre le monde masculin et mortel de l'Inquisition et celui, sensoriel et empathique, des béguines. L'écriture en devient manichéenne. «Faire face à l'incertitude, c'est reconnaître qu'on dépend. Aujourd'hui encore, si on ne réalise pas qu'on dépend de la nature, on va mourir. Reconnaître cette dépendance demande de l'humilité, et on a "ben" de la misère avec ça.»

Ce monde en deux tons, Jean Bédard l'a rencontré tout jeune. «On avait refusé ma mère dans les ordres, parce qu'elle n'avait pas la santé pour être sœur. Mon père était sorti des frères parce qu'il ne pouvait se passer des femmes. Je viens d'un quartier très ouvrier de Montréal. Ma mère recevait des filles-mères pour les protéger. J'étais le seul gars, avec trois sœurs, et j'ai grandi dans ce milieu où on me mettait un bébé dans les bras si tout le monde avait les mains pleines. Quand je sortais de la cour, je voyais la violence omniprésente de Montréal: les Italiens qui arrivaient; les Anglais; ça se battait. La différence entre ma famille et le milieu était trop forte. Un monde de fou. Un monde macho, surtout, basé sur la mort, et j'ai voulu autre chose.»

Jean Bédard est à instaurer avec sa conjointe la Ferme sage

VOIR PAGE F 2 : PORÈTE

## LIVRES

## La quête d'une origine

Thierry Leuzy prétend vivre au bout du plus beau coucher de soleil au monde. Il vit à Rimouski. Autodidacte, il est lui-même un personnage de roman. De la rue à l'armée, de la Légion étrangère à la marine militaire, des armes aux arts de la scène, aujourd'hui écrivain, il signe un premier roman noué dans l'émotion sur la quête des origines.

SUZANNE GIGUÈRE

«Le 24 mai 1975 à sept heures du matin, Mijeanne, l'amoureuse de mon père, s'est déchirée... Je suis né. Ce même 24 mai, à dix-neuf heures trente, ma mère a débranché mon père... Il est mort. Ma toute première journée d'existence, je l'ai passée étendu sur l'abdomen de mon père, Arthur.» Pendant des heures, le père et le fils vont faire connaissance l'un et l'autre. «Mon petit pépin de pomme, bel ange, mon petit bout de tout», murmure Arthur à son fils Thure.

D'une voix éthérée, il commence le récit de sa vie, qui s'ouvre comme un précipice creusé dans la haine. Enfant de la guerre — sa mère a été violée et torturée par un nazi —, Arthur a été élevé par son grand-père Youri, danseur et répititeur aux Ballets russes. Youri est un homme foudroyé qui se débat avec un passé in-

centié. Il lui faudra beaucoup de temps et d'acharnement pour extraire la guerre de son quotidien, cimenter ses failles intérieures et aimer son petit-fils. Ils émigrent en France, puis au Canada, où Youri transforme une ancienne usine en Académie de ballet. Arthur vieillit et tombe amoureux de Mijeanne, autant dire en chute libre. Suit un tendre délire où Arthur dit à son fils que six pieds sous terre il s'ennuiera «du flot de volupté de Mijeanne», dont il ne pourra plus s'enivrer.

Youri se fait vieux et n'a plus faim de rien. «La difficulté ce n'est pas de mourir, c'est de vivre. On croit avoir peur de mourir quand en fait, on a peur de vivre.» Dans une des pages les plus émouvantes du roman, Arthur regarde son grand-père s'avancer jusqu'au bout de la jetée dans le port de Montréal, et «s'exiler du réel sans clapotis».

Double saut dans le temps. Thure a 36 ans, il est père



©YMCDONALD

Thure est le premier roman de Thierry Leuzy

d'une petite Fay. Il regarde les croquis laissés par son père. Accablé par un sentiment de

vide, Thure prend à son tour la parole pour parler de son lourd héritage. Il a peur de

porter les gènes de la violence que son père a subie («né d'une extrême violence»). Com-

ment ne pas transmettre cette violence à sa fille, comment la transformer? Le plus émouvant est à venir. Thure a passé son existence sans être conscient que le manque, comme un trou béant au centre de sa personne, lui donnait le vertige. Aujourd'hui, il sait. Son père lui a toujours manqué. «Quand un enfant cherche son père, le parfum de sa mère ne suffit pas [...] le manque est un sentiment violent.» Face à lui, Fay exprime son inébranlable volonté de vivre et incarne l'amour qu'il faut pour le «cimenter au genre humain».

C'est avec une audace d'écriture peu commune, corporelle, sensorielle, perceptive, une originalité d'approche narrative, un ton tantôt décalé, tantôt drôle, et un regard tendre que Thierry Leuzy nous propose un premier roman aussi incroyable que poétique, un roman qui nous met K.-O. d'émotion.

Collaboratrice du Devoir

THURE

Thierry Leuzy  
Éditions de la Bagnole,  
coll. «Parking»  
Montréal, 2011, 168 pages

EN BREF

## Flammarion à vendre

Sept prétendants, dont les éditions Gallimard, auraient déposé des offres d'achat pour acquérir l'éditeur Flammarion. Cette maison d'édition, qui compte un catalogue de 27 000 titres, est la propriété du groupe italien RCS Mediagroup. Les derniers résultats financiers du groupe italien, notamment propriétaire du quotidien *Corriere della Sera* et du journal sportif *Gazzetta dello Sport*, ont encouragé la vente de Flammarion. La dette de RCS Mediagroup dépasse le milliard de dollars. Flammarion vaut entre 285 et 325 millions, selon les experts en finances des biens culturels.

— Le Devoir

## Printemps des revues

Jusqu'au 5 avril, plus de 50 bibliothèques publiques présentent des aménagements spéciaux et des activités pour mieux faire connaître les revues culturelles québécoises. Cette activité, coordonnée par la Société de développement des périodiques culturels québécois

(SODEP), offre ainsi un véritable panorama de l'univers culturel québécois des revues. Un concours permet de gagner, entre autres choses, une croisière aux îles de la Madeleine. Il suffit de remplir un coupon dans votre bibliothèque. Enfin, un spectacle, *Printemps des revues*, mettant en scène des écrivains et des artistes, aura lieu le 5 avril au cabaret Le Lion d'Or, à Montréal. On y entendra notamment la comédienne Geneviève Rioux, porte-parole du Printemps des revues, Sophie Faucher, Suzanne Jacob, Toxique trottoir ainsi que le critique du *Devoir* Alexandre Cadieux. Les détails dans [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca). — Le Devoir

## La mauvaise tête

C'est le nom d'une nouvelle maison d'édition de bandes dessinées que lancent Vincent Giard et Sébastien Trahan. Ce dernier est un ancien de l'aventure de Mécanique générale. Le lancement officiel de La mauvaise tête aura lieu à la librairie Le port de tête, le 20 mars. L'éditeur en profite pour lancer ses trois premiers titres. La mauvaise tête s'affiche dans le web à [www.mauvaise-tete.com](http://www.mauvaise-tete.com). — Le Devoir

## L'Aire libre: une télé Web pour le livre et l'art

CATHERINE LALONDE

La librairie Monet et l'organisme L'Aire libre lancent conjointement un site de Web télé et de baladodiffusion. «On filmait déjà les événements, les conférences et les rencontres qui se tiennent à la librairie, explique la responsable des communications et animatrice Anne-Pascale Lizotte. On voulait une plateforme pour les retrasméttre et créer des émissions de contenus où on serait totalement libres.» Voici donc l'airelibre.tv.

Si le site est encore assez désordonné pour qu'il ne soit pas si simple de s'y retrouver, l'intention et le contenu sont déjà accessibles sur cette première mouture de l'airelibre.tv. Là, une causerie avec le Prix Médicis étranger David Vann. Ici, une lecture de contes pour les enfants de trois ans et plus. Encore? Des extraits de coups de cœur qui révèlent, en quelques minutes, un parcours de lecteur.

Basée d'abord sur les animations de la librairie Monet, l'airelibre.tv entend toucher aussi à la danse, au théâtre, à la musique, aux arts visuels et à la technologie. «On commence, explique Mme Lizotte, mais on



SIMON PARADIS

La pétillante Anne-Pascale Lizotte anime les capsules d'airelibre.tv.

ne se limitera pas nécessairement à ces formules-là. On aura très bientôt une programmation régulière: tous les lundis, en alternance, soit les tables rondes et causeries de la librairie, soit des entrevues avec des artistes en arts visuels; les mercredis, la capsule Identité littéraire, où un invité nous parle de trois lectures importantes pour lui; les

vendredis, en alternance, soit les entrevues d'écrivains Journal de bord, soit l'émission De quoi êtes-vous le contemporain?»

Le projet est ambitieux, d'autant que l'airelibre.tv entend aussi couvrir des événements hors ses murs. Des démarches sont déjà faites pour trouver giron chez une — ou plusieurs —

télé communautaire. L'airelibre.tv est-elle une réponse au manque d'espace médiatique accordé au littéraire et au culturel? «On prend position face au vide, face au manque de diffusion auquel ce genre de sujets et d'émissions doit se frotter», confirme Anne-Pascale Lizotte.

— Le Devoir

**Prix 2012 J.I. Segal**  
présenté par la Bibliothèque publique juive

**Appel aux candidats**  
Les prix sont décernés dans chacune des neuf catégories suivantes:  
Concours parrainé par la Fondation J.I. Segal établie par Dr Hirsh et Dora Rosenfeld

- Littérature en yiddish<sup>1</sup> 1 000\$  
et en hébreu — Prix Dr Hirsh et Dora Rosenfeld<sup>2</sup>
- Roman et poésie en anglais sur un thème judaïque<sup>3</sup> 500\$  
(Parrainé par Mona Elaine Adlman)
- Livre documentaire en anglais sur un thème judaïque<sup>3</sup> 500\$  
(Parrainé par Sara et Irwin Tauben)
- Littérature en français sur un thème judaïque<sup>3</sup> 500\$  
(Parrainé par le Fonds Shulamis-Yellin)
- Études juives canadiennes<sup>3</sup> 500\$  
(Parrainé par l'Institut d'études juives canadiennes de l'Université Concordia)
- Prix en études israéliennes<sup>3</sup> 500\$  
(Parrainé par l'Institut Azrieli d'études israéliennes de l'Université Concordia)
- Traduction d'un livre sur un thème judaïque<sup>4</sup> 500\$  
(Parrainé par Marlene et Joel King à la mémoire de Gisla Kisilevsky)
- Film sur un thème judaïque — Prix Michael Moskovitz<sup>5</sup> 500\$
- Pédagogie — Prix Jacob Zipper<sup>6</sup> 500\$

1. L'auteur de l'ouvrage en yiddish peut résider n'importe où dans le monde.  
2. L'auteur de l'ouvrage en hébreu doit résider en Amérique du Nord.  
3. L'auteur doit résider au Canada. Le livre doit avoir été publié entre le 1er janvier 2010 et le 31 décembre 2011.  
4. Le traducteur doit résider au Canada.  
5. Le film doit être soumis sur DVD/NTSC en version anglaise. Le réalisateur doit résider au Canada. Le film doit avoir été réalisé au Canada après le 1er janvier 2010.  
6. Le prix sera décerné à un pédagogue ayant contribué de façon marquante à l'instruction juive formelle ou informelle. Les dossiers de nomination dans cette catégorie doivent être préparés selon les consignes disponibles à la Bibliothèque publique juive.

> Les livres publiés à compte d'auteur ne sont pas admissibles  
> Être de confession juive n'est pas une condition d'admissibilité.  
> Les candidats pour les prix littéraires DOIVENT faire parvenir trois (3) exemplaires de leurs ouvrages.  
> Deux (2) copies de chaque film doivent être soumis au concours.  
> Tout ouvrage soumis demeure la propriété de la Bibliothèque publique juive.

**Les candidatures doivent être reçues avant le 30 avril 2012.**  
La cérémonie de remise des prix se tiendra le mercredi 14 novembre 2012 à 19 h 30.

J.I. Segal Awards Committee | Bibliothèque publique juive  
1, carré Cummings I Montréal, QC H3W 1M6  
Tél : (514) 345-2627, poste 3017 | Téléc. : (514) 345-6479  
Courriel : [roxana.brans@jplmontreal.org](mailto:roxana.brans@jplmontreal.org)  
[www.jewishpubliclibrary.org](http://www.jewishpubliclibrary.org)

POÉSIE

## Une terre qui ne meurt pas

NAÏM KATTAN

Reconnue comme l'une des écrivaines les plus marquantes de la francophonie, la poétesse et romancière libanaise Vénus Khoury Ghata a obtenu le Goncourt de poésie. Il y a quelques mois, assistant à Paris à la remise du prix des Cinq Continents, je l'ai écoutée, comme membre du jury, faire l'éloge de la lauréate québécoise de ce prix, Jocelyne Saucier, pour son roman *Il pleuvait des oiseaux*. Vénus Khoury Ghata a su évoquer sa connaissance du Québec, qu'elle a visité plusieurs fois, pour décrire avec émotion et pénétration le roman couronné.

Cette semaine-là, l'autre grand événement de la semaine fut la création théâtrale à l'Espace Cardin de son livre *À quoi sert la neige?* Dans une mise en scène d'Anne Sicco, trois personnages surgissaient de divers côtés de la scène, vêtus d'une manière hétéroclite ou en habit



ANWAR AMRO / AFP

Dans son dernier recueil, *Où vont les arbres?*, Vénus Khoury Ghata rappelle son Liban natal, déchiré par 15 ans de guerre.

de soirée. Les éléments de la nature faisaient l'objet d'une interrogation: à quoi servent-ils? Et c'est la nature qui fournissait les réponses. Formules inattendues qui relevaient du symbolique ou se référaient à l'imaginaire. Une richesse poétique frappante, éblouissante. Spectacle apparemment sans suite, pourvu néanmoins d'une narration im-

plite. Le spectateur allait d'une surprise à une autre, d'une découverte à une autre. Les mots traduisaient des images qui circulaient, vivantes.

En rentrant à Montréal, j'ai repris la lecture du dernier recueil de Vénus Khoury Ghata, *Où vont les arbres?*. L'auteur rappelle son Liban natal, déchiré par 15 ans de guerre. Des hommes, des femmes, des enfants brisent les murs du silence et du mutisme dans un lyrisme lumineux. Ils racontent une terre qui ne meurt pas, des lieux qui percent les ombres. Les paroles vibrent et disent la souffrance, le drame et tout autant le bonheur de vivre et la plénitude du chant. Voici les premiers vers d'un poème de Khoury Ghata, dédié à Paul-Marie Lapointe, le grand poète québécois décédé il y a peu:

«À quel moment leur langue s'était-elle immiscée dans la nôtre  
Que mon frère exprima en ar-  
bousier  
Que la mère lia sa sauce avec  
la résine noire du frêne»

Collaborateur du Devoir

OÙ VONT LES ARBRES?

Vénus Khoury Ghata  
Mercure de France  
Paris, 2011, 115 pages

## PORÈTE

SUITE DE LA PAGE F 1

Terre, qui, par la très terre-à-terre agriculture, vise la réinsertion sociale, le travail communautaire, la participation sociale et l'enseignement de la philosophie. «Depuis l'ère du bronze, les cultures de domination basées sur la misogynie ont éradiqué les cultures qui vivaient d'autres types de rapports, rappelle l'auteur. Aujourd'hui, nos moyens de domination — qu'ils soient de guerre ou industriels — sont tels qu'on peut complètement se détruire. Nos outils sont si dangereux, si gros, qu'on doit se corriger intérieurement.»

Jean Bédard pourrait-il écrire un roman contemporain? «Quand je regarde le monde, je vois une folie collective hautement périlleuse, qui n'empêche pas les belles choses, mais hautement périlleuse. Il faut être capable de se voir, d'affronter, sans complaisance. On ne peut se regarder soi-même avec un regard fourni par soi-même, dans un système autoréférentiel. C'est mortel. L'histoire donne une perspective.»

MARGUERITE PORÈTE.  
L'INSPIRATION DE  
MÂTRE ECKHART

Jean Bédard  
VLB éditeur  
Montréal, 2012, 364 pages

— Le Devoir

## LITTÉRATURE

## Jean-François Beauchemin et le spectre de la mort

DANIELLE LAURIN

Ce pourrait être un roman noir, dans lequel on assisterait aux confessions d'un criminel condamné à mort. Confiné à sa cellule, pressé par le temps, il ressasserait sa vie. Et passerait en revue les actes irrecevables, monstrueux, qu'il a commis.

Ce pourrait être un livre sanglant, comme on en lit tant. Avec ou sans repentir de la part du coupable. Mais les regrets, les remords le rendraient plus humain à nos yeux, c'est certain.

Nous pourrions alors, jusqu'à un certain point, nous projeter en lui. Ou, à tout le moins, nous interroger sur la part d'ombre tapie en chacun de nous. Une façon de plonger dans l'abject pour mieux se confronter à la barbarie propre à l'espèce humaine, peut-être.

A moins que l'accusé ne soit innocent? Qu'il n'ait été condamné à tort à la peine capitale? Non. Scénario exclu, dès la première page: «Du fond de cette cellule qui sera mon dernier logement, je songe avec calme au geste dur mais nécessaire que j'ai commis, d'ailleurs sans trembler, et contre lequel on a choisi d'échanger ma vie.»

Ce pourrait être tout simplement, sous couvert de fiction, un livre sur la peine de mort. Un plaidoyer contre la peine capitale. Pourquoi pas? Rien à voir, pourtant.

A moins d'entendre «peine de mort», «peine capitale», dans un tout autre sens. Dans le sens métaphorique. Du type: nous sommes tous condamnés à mourir, nos jours sont comptés.

Si le jour J était imminent, connu de vous, que feriez-vous? À quoi penseriez-vous? La question de Dieu se poserait-elle? Auriez-vous peur? Comment entreverriez-vous votre propre mort? Quelle serait la chose la plus précieuse que vous voudriez emporter avec vous? Quel sens donneriez-vous à votre passage sur terre?

Mais encore: faut-il attendre de savoir que son dernier souffle est pour bientôt pour prendre conscience de la fugacité de l'existence? Pour faire le tri dans sa vie, jauger son âme, se regarder en face, mettre les priorités à la bonne place?

Faut-il attendre d'être acculé au pied du mur pour tenter de se comprendre soi-même, pour chercher à savoir qui l'on est vraiment? Et pour prendre le temps de contempler la beauté tout autour?

C'est à ce genre de questionnement que renvoie le quatorzième titre de Jean-François Beauchemin. Qui d'autre? Qui d'autre que l'auteur de *La fabrication de l'aube* oserait aujourd'hui un livre comme *Le hasard et la volonté*?

C'est présenté comme un roman. Effectivement, nous sommes dans une situation fictive. Un homme, dans une cellule, attend la mort. De quoi est-il accusé, quel crime a-t-il commis, au juste? On ne le sait pas.

Bon début. Enigmatique. Nous sommes accrochés, en attente. Suspense. C'est seulement vers la fin du livre que le motif de l'accusation nous sera dévoilé noir sur blanc. Alors qu'on l'avait déjà deviné, entre les lignes.

Déception, de ce point de vue-là. L'impression d'une promesse non tenue, d'un ballon

qui se dégonfle. Du moins pour qui souhaiterait un roman à intrigues, avec rebondissement. Mais ce serait bien mal connaître Jean-François Beauchemin.

Ce n'est pas là que ça se passe. C'est du point de vue symbolique. Le meurtre est symbolique, en fait. Et très significatif. Impossible d'en dire plus là-dessus.

Tout l'intérêt du livre tient à ce que nous sommes dans la tête du condamné. De celui qui écrit. Qui raconte sa vie. Mais pas sur le mode narratif comme tel. Sur le mode réflexif, méditatif, plutôt.

Autrement dit: il insiste non pas sur les événements comme tels, mais sur les émotions, les pensées, les réflexions qu'ils ont suscitées dans le passé, suscitant encore. À la façon de Jean-François Beauchemin, quoi! Du moins, depuis *La fabrication*

*de l'aube*, ce livre tellement fort, unique, dans lequel l'auteur revenait sur le moment-charnière où il s'était retrouvé dans le coma, entre la vie et la mort, à cause d'une étrange maladie.

D'ailleurs, c'est lui, Jean-François Beauchemin, le survivant, qui raconte, au je, dans *Le hasard et la volonté*. C'est lui, le condamné à mort, qui écrit, fait le bilan de sa vie. Toute cette mise en scène, pourquoi? Simple prétexte pour parler de lui? Était-ce bien nécessaire?

Ce qui est sûr, c'est qu'au-delà du sentiment d'urgence qui habite Jean-François Beauchemin le condamné dans la fiction, Jean-François Beauchemin l'écrivain dans la réalité ne fait que poursuivre sa quête de sens. Et son questionnement sur la mort, sur le deuil. Sur l'écriture, aussi. Sur la place, centrale, de l'amour dans sa vie.

En soi, c'est cela qui est beau. Le sillon qu'il s'acharne à creuser et à recréer de livre en livre. Les obsessions qui le tenaillent. Et qu'il parvient à mettre en mots, dans un style singulier, à la croisée de la philosophie, du récit et de la poésie.

Ce style hors d'âge, que certains jugent affecté et même pompeux, moi, il me rentre dans la peau, me touche au cœur, à l'âme. Il m'ébranle. Il y a de tels moments de fulgurance dans l'écriture de Jean-François Beauchemin.

Bien sûr, ses livres sont exigeants. *Le hasard et la volonté* l'est beaucoup, en particulier. Ce qui ne veut pas dire qu'il est difficilement accessible dans le vocabulaire. Ce qui ne veut pas dire qu'il est élitiste.

Ce qui veut dire: impossible de le lire sans ralentir. Et ça, c'est tout à fait dans la veine de la démarche même de l'auteur. Qui se situe dans le temps de la réflexion, qui suspend les instants de beauté, les gestes amoureux, les regards habités.

Jean-François Beauchemin s'emploie à mettre le doigt sur ce qui nous échappe, ce que nous fuyons, ce que nous manquons, tandis que nous courons — mais courons vers quoi? — en tentant d'oublier que la mort est inéluctable.

Le lire exige de la concentration, de l'attention, de la lenteur, oui. Lire *Le hasard et la volonté* exige de se remettre soi-même en question. De plonger en soi-même. Et ça aussi, c'est beau.

La mort? Quoi, la mort? Bien sûr que c'est angoissant d'y penser, d'y faire face. Mais, en s'enfermant dans une cellule, condamné à mourir incessamment, Jean-François Beauchemin parvient à entrevoir la sienne avec une certaine forme d'apaisement. Étrangement.

Et, étrangement, par un effet miroir, cet apaisement s'avère communicatif.

**LE HASARD ET LA VOLONTÉ**  
Jean-François Beauchemin  
Québec Amérique  
Montréal, 2012, 176 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Cravater l'insaisissable

Charles Bolduc renoue sans décevoir avec les chemins de traverse qu'il a ouverts avec *Les perruches sont cuites*

CHRISTIAN DESMEULES

Pour certains, le monde est une équation à déchiffrer. Pour d'autres, pour qui les questions sans réponses ont encore leur charme, une colossale entreprise de réenchantement s'impose. Pour ceux-là, tout est prétexte à la fable, au jeu, à la récréation. C'est un peu le cas de Charles Bolduc qui, à coups de truites qui s'échappent et de perruches cuites, nous compose tranquillement un drôle de bestiaire.

Dans une trentaine de courtes nouvelles, un narrateur, parfois Je, parfois Nous, souvent nommé Charles, mais quelquefois aussi sans nom, promène son regard narquois et sa constante tentation d'exister.

Avec *Les truites à mains nues*, Charles Bolduc, 30 ans, reprend ainsi les chemins de traverse qu'il a ouverts avec un précédent recueil de nouvelles, *Les perruches sont cuites* (Leméac, 2006). L'écrivain a de la suite dans les idées et aime les itinéraires sinueux. Et ceux-là, tout de même assez nombreux, qui ont aimé son premier livre se sont en terrain de connaissance.

Avec un ton qui oscille entre la confession revenue de tout et

la naïveté première, Bolduc multiplie les éclairs de poésie du quotidien, attentif à la «grâce émouvante propre aux choses inutiles». Comme on pose un acte de résistance, son narrateur est souvent quelqu'un de solitaire qui essaie d'être normal.

Il essaie, mais tout ça lui glisse entre les doigts, comme une truite qu'on essaie d'attraper à mains nues et qui nous échapperait — d'où aussi le titre, sans doute.

Le temps, lui aussi, file, et en filant nous instruit sur «l'insoutenable précarité de la condition humaine». Ainsi, on apprend un tas de choses entre vingt et trente ans: «On a accepté le passage et les traces du temps. On a vaincu l'ironie, mais pas les souffres.» Mais ça ne suffit pas. Et le «problème, c'est qu'on ne se débarrasse jamais de soi complètement. On traîne derrière cet enfant solitaire, farouche, troué de blessures secrètes, cet enfant qu'on ne peut pas bâillonner et qui revient nous hanter en nous rappelant qui l'on est et pourquoi l'on est devenu ainsi.»

L'univers serait-il quelque chose de visqueux? De beau mais de visqueux, et par conséquent d'insaisissable? Tout nous glisse entre les doigts,



GUY FRAYMOND

Charles Bolduc

semble nous dire Charles Bolduc: l'amour, le sens de la vie, le temps. Alors, on met d'autres lunettes. On sort ses pannoies de jeu, ses crayons à colorier et on sort dans la rue: «Tous les dimanches, elle enfilaient son sca-phandre et partait explorer les profondeurs marines à la buanderie du carrefour» (Des espèces sous-marines formidablement méconnues).

Ou alors on se parle tout seul (*Les voix ont presque disparu*), on fait comme si «les drames qui dé-

bordent un peu partout sur la planète» n'existaient pas, alors qu'en réalité on rêve de crever l'abcès d'indifférence qui ronge le monde. On fait comme si la nostalgie amoureuse, les filles aimées et perdues — aussi bien que les filles perdues qui ont été aimées —, comme si tout ça allait de soi. Et au besoin, on convoque pigeons, chiens, anguilles et lapin albinos imaginaires.

Sans surprise, Charles Bolduc déploie dans *Les truites à mains nues* de solides qualités d'écriture. Il le fait au moyen d'un style mordant appuyé par une forte sensibilité. Une prose dense, intime et fantaisiste, capable de trouver les métaphores les plus percutantes pour exprimer l'étrangeté du monde.

Un subtil amalgame de lourd et de légèreté, toujours attentif à ce qui manque. Car le manque, n'est-ce pas, c'est là où «se concentre le mouvement de la vie».

Collaborateur du Devoir

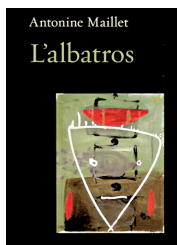
**LES TRUITES À MAINS NUES**

Charles Bolduc  
Leméac  
Montréal, 2012, 144 pages

Le Prix des lecteurs Radio-Canada 2012

## L'albatros d'Antonine Maillet

Depuis douze ans, le Prix des lecteurs Radio-Canada soutient la lecture d'œuvres littéraires canadiennes produites hors Québec. Les auteurs doivent avoir écrit ou être nés dans un espace francophone minoritaire du Canada. Depuis le 10 mars dernier, huit lecteurs assidus sont devenus jurés: ils doivent, sous la présidence d'honneur de Marie Laberge, lire les six romans et le recueil de nouvelles en lice afin de décider lequel de ces livres sera cette année le lauréat. Le nom du gagnant sera dévoilé le 17 avril prochain. Les finalistes sont Antonine Maillet avec *L'albatros* (Leméac), Marguerite Andersen pour *La vie devant elles* (Prise de parole), France Daigle avec *Pour sûr* (Boréal), Lise Ga-



boury-Diallo pour *Les enfants de Tantale* et Jocelyne Saucier avec *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ). Chaque semaine, *Le Devoir* présente une des œuvres en nomination.

Antonine Maillet a souvent répété qu'elle avait dû combattre dans sa vie un triple handicap: être femme, acadienne et petite. C'est pourtant elle qui a ramené au Canada son premier prix Goncourt, le seul à ce jour, avec l'histoire, du chiac plein la bouche, de *Pélagie-la-Charrette* (Bibliothèque québécoise), en 1979. A suivi la pièce de théâtre *La Sagouine*, à ce jour encore son grand succès. A quatre-vingts ans passés, celle qui a déjà une rue à son nom — ou elle habite, d'ailleurs — continue de nourrir une œuvre prolifique.

Pour Maillet, l'écriture est combat, et le fait de se battre la garde vivante et battante. «Il faut un obstacle à toute victoire, a-t-elle déjà dit au *Devoir*. On ne peut être endurci que dans une lutte.»

«Il est né ou non en Nouvelle-Angleterre, à tout le moins y aurait vécu son enfance, durant l'entre-deux-guerres. Son histoire commence avec l'arrivée de la Crise, il a quatorze ans. Orphelin de mère au jour un de sa vie, fils unique après la disparition mystérieuse d'un frère hypothétique, si l'on en croit son père, volontairement alcoolique et philosophe malgré lui. Ou peut-être est-ce

*l'inverse.*» On suivra ainsi Raphaël, poussé par la Grande Dépression à travers l'Amérique, quand il remonte à la recherche de ses racines, jusqu'en Acadie, cette «retaille de vieille France transplantée». Le jeune homme ira de rencontres en péripéties dans ce roman d'initiation, de voyage et d'apprentissage, où brillent tout autant le parler acadien que la verve de conteuse d'Antonine Maillet.

L'ALBATROS

Antonine Maillet  
Leméac  
Montréal, 2011, 270 pages

**PALMARÈS**  
Gaspard LE DEVOIR  
Du 5 au 11 mars 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

**Romans québécois**

1	Petals' pub	Arlette Cousture/Libre Expression	1/7
2	En 1837, j'avais dix-sept ans	Franche Ouellet/Libre Expression	2/2
3	Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	-/1
4	La vie épilée de Charlotte Lavigne • Tome 2 Bulles de...	Nathalie Roy/Libre Expression	3/3
5	ANGLÈ • Tome 10 Obscuritas	Anne Robillard/Wellan	4/9
6	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/18
7	Défense de tuer	Louise Penny/Flammarion Québec	5/9
8	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	6/7
9	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers carrossiers	Patrick Sénécal/Alire	10/19
10	Désirs, vertiges et autres folles	Elisabeth Locas/Intouchables	-/1

**Romans étrangers**

1	Storyteller	James Sise/Cherche Midi	1/5
2	Hôtel Adlon	Philip Kerr/Du Masque	2/7
3	Les anges de New York	Roger Jon Elory/Sonatine	3/4
4	Froid d'enfer	Richard Castle/City	4/2
5	Sous haute tension	Harlan Coben/Belfond	-/1
6	À la trace	Dean Meyer/Seuil	-/1
7	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi	8/2
8	Oeil pour oeil	James Patterson   Howard Roughan/Archipel	5/8
9	Limnon	Emmanuel Carrère/POL	7/7
10	Les blessures invisibles	Nicholas Evans/Albin Michel	-/1

**Essais québécois**

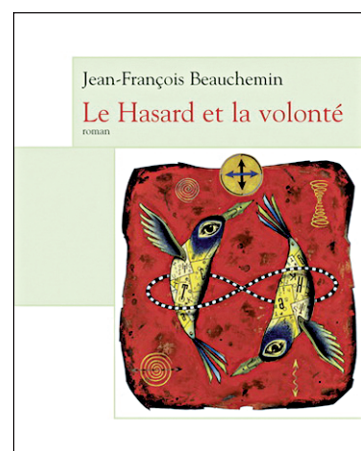
1	C'était au temps des mammoth linéux	Serge Bouchard/Boréal	2/5
2	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal	1/3
3	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké	3/7
4	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	4/14
5	Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque	Jean-François Lisée/Québec Amérique	5/3
6	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers ont...	Éric Duhaime/VLB	6/7
7	Maïa inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot   André Noël/Homme	7/72
8	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais de...	Éric Martin   Maxime Quellet/Lux	8/4
9	Regards croisés, paroles de femmes	R. M'Faddi-Boutayeb   A. Impériale   F. Tremblay/Fides	-/1
10	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe   M.-F. Bazzo   V. Marissal/Leméac	10/2

**Essais étrangers**

1	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	1/6
2	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	2/18
3	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	-/1
4	Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions...	Monique Attan   Roger-Pol Droit/Flammarion	8/2
5	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	3/4
6	L'art de ne pas être un égoïste	Richard David Precht/Belfond	-/1
7	Le sexe ni la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité	André Comte-Sponville/Albin Michel	5/4
8	Breve histoire du progrès	Ronald Wright/Bibliothèque québécoise	-/1
9	Le sanglot de l'homme noir	Alain Mabanckou/Fayard	-/1
10	Mon enfant n'est pas à vendre	Joel Bakan/Transcontinental	9/8

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



**L'évesque**  
éditeur

**félicite Daniel Castillo Durante**  
**finaliste au Prix des lecteurs**  
**Radio-Canada 2012**  
pour son roman  
**Le silence obscène des miroirs**

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.  
Courriel: general@dimedia.qc.ca  
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

## LITTÉRATURE

## Westlake ou l'art de conter

GILLES ARCHAMBAULT

Je ne chercherai pas à le cacher, je lis Donald Westlake pour la première fois. Peut-être ai-je déjà pris connaissance d'un de ses nombreux romans policiers, mais je n'oserais l'affirmer. Cette *Mémoire morte*, titre que l'on a donné à *Memory*, ne relève en rien du thriller.

Le personnage central du roman, Paul Edwin Cole, sort d'un coma. Il est à l'hôpital, ne se souvient à peine que d'une chose: on l'assaille avec une chaise. Comédien en tournée dans une région éloignée de New York, il a eu la mauvaise idée de séduire une femme mariée, d'où le passage à tabac. Sa mémoire ne lui est plus d'aucun secours. Ce n'est qu'à force de nombreux recoupements qu'il réussit à savoir son nom et à apprendre quel homme il a été dans le passé.

Avec un tel scénario, le lecteur pouvait craindre le pire. Tous les ingrédients du roman dit «de gare» sont présents. Le héros finirait par retrouver sa mémoire grâce à une égérie non mariée ou unie à un conjoint plus conciliant. Il remonterait sur les planches à Broadway en interprétant

*Hamlet*, le crâne à la main.

Dans *Mémoire morte*, Paul Edwin Cole est plutôt confronté à un destin plus terre à terre. Il doit travailler des mois à un travail abrutissant, et pour un salaire de famine. Ce n'est que petit à petit qu'il apprend des bribes de son passé. Il retrouve une partie de son identité. Quand il a enfin réussi à amasser le montant du titre de transport qui lui permet de se rendre à son appartement, c'est pour se rendre compte de ce qu'il était: comédien. Or la mémoire ne lui est parvenue que de façon parcellaire. Une figuration dans un spot publicitaire destiné à la télévision se termine mal. Cole ne voit plus qu'une issue, retourner à la vie anonyme dans laquelle il crouissait.

On le voit, Westlake nous donne ici un roman essentiellement noir. Cole n'a aucune assise à laquelle il peut se rattacher. Le passé, comme le présent, se dérobe. Il a des gestes, se meut dans un univers dont il ne possède pas la clé. Mis en présence de ce qu'il a été, il se croit devant les agissements d'un inconnu. De son métier de comédien, il n'a même pas retenu les tics, les entourloupes dont il a usé jadis. Il n'est rien qu'un être

démuni. En réalité, il n'existe que pour les autres.

J'ignore si le «cas» analysé ici l'est dans les règles de la psychiatrie et de la psychanalyse, mais que le roman soit mené de main de maître ne fait pas l'ombre d'un doute. A aucun moment ne doute-t-on de la vraisemblance de l'histoire qui nous est contée. Les péripéties qui surviennent à Cole dans son séjour dans une Amérique profonde, son labeur en usine, les tâches modestes qu'il accomplit, tout cela paraît tout aussi vraisemblable que le milieu du théâtre de Broadway auquel il tente, sans conviction, de s'intégrer. On se prend à suivre l'intrigue à la façon qui était la nôtre quand les années n'avaient pas perverti notre crédulité. On ne peut que souscrire à ce qui est avancé dans la quatrième de couverture, qui évoque «un fascinant roman existentiel». Et l'on pense à Jean Cocteau qui estimait que bon nombre d'auteurs de romans policiers l'emportent en valeur sur pas mal de romanciers. Ce roman en serait la parfaite illustration.

Collaborateur du Devoir

## MÉMOIRE MORTE

Donald Westlake  
Éditions Rivages  
Paris, 2011, 380 pages



PATRICK GAILLARDIN

L'écrivain américain prolifique Donald Westlake est décédé en 2008.

## La musique du langage, la nuit

Qu'est-ce que la littérature? Sartre y a répondu: un moyen de communiquer l'homme aux hommes, afin qu'ils prennent leur entière responsabilité. D'autres points de vue ont surgi depuis, sans invalider le message. La littérature a changé. Et l'homme, donc?

GUYLAINE MASSOUTRE

À chercher une réponse du côté de «l'outragement littéraire», selon l'expression de François Bon, il se trouve des textes qui parlent d'eux-mêmes au miroir des nuits. Ces pages littéraires, obsédées d'écriture et de nuances, si proches du lecteur, semblent exprimer ce qu'aucun ne saurait mieux dire. En même temps, elles lui semblent loin: leur perfection frise parfois l'insolence.

Pourtant, ces écrivains contemplatifs qui emploient les mots de violence, d'amour et d'humeur ne manquent pas de bon sens. Tout en eux est ostensible, la splendeur et le détachement, la clarté des noms et l'ombre sans visage. Au point que leur littérature se distingue sous de telles qualités, éclipsant le reste.

## Claude Louis-Combet

Il est l'une des flûtes rarissimes de l'excellence. Édité chez Flammarion à partir des années 1970, puis chez le distingué Corti à partir de 1990, on le retrouve chez les éditeurs d'art et de poésie. Son œuvre immense, autobiographique, anthropologique et philosophique, parle d'amour, de signes sensibles, du corps polyphonique et nerveux — assoiffé de rêves.

Dans *L'origine du cérémonial*, il a réuni trois textes, écrits chacun à dix ans d'intervalle: *Gémellies*, *Choralies* et *Floralies*. La plume est égale. *Gémellies* trouve les mots qui évoquent une caresse à la femme aimée, et bascule dans

l'enfance: là, reviennent des jumelles mi-fées mi-sorcières, comme les a aimées le peintre Balthus. Les visages se fondent dans un riche vocabulaire, où la main masculine devient œil et où le regard pénètre les replis du corps admiré, convoité.

Dans *Choralies*, la mémoire fait parler la chair, dans un «chant amoureux viscéral» qu'épouse la prose: «[...] les confins du masculin et du féminin s'interpénètrent, et la voix qui éclate en clameur dans le travail des sexes impose la mise en commun du don de vie et du don de mort, chez l'amant comme chez l'amante.» Rien de banal ne s'ensuit, puisque cet amour bascule dans l'initiation au corps d'un garçon. Allez, confiants dans la littérature, au dortoir des grands.

Avec *Floralies*, on plonge dans l'égarément et la faute d'heures proustiennes, aux délices frôlant le vice, à l'étrangeté de toute adolescence. Et l'écriture suit, retrace, accroît les signes du temps perdu. Voyez ici les extases fleuries, le «divin phalle évadé du temps», les «fantasmagories de la nuit». Ce triptyque, varié sur *L'origine du monde*, le fameux nu de Courbet, doit aux mots murmurés autant qu'aux baisers, caressant l'orée de la bouche.

## Richard Millet

De vingt et un ans son cadet, Richard Millet n'en mène pas moins une œuvre littérairement magistrale. *La voix et l'ombre* est un récit en forme de fugue, cent quatre courtes pièces de prose qui ont pour fil la musique, jeu d'un je et d'un

spectre en ronde sombre, avec des figures connues.

L'ombre s'appelle Hélène; première épouse de R. M., décédée récemment, l'écrivain lui rend hommage dans un tombeau littéraire. Il y a de tels tombeaux en littérature comme en musique, à la Renaissance comme à notre époque, mais le genre est plutôt rare, hormis en biographie, en hagiographie, en autobiographie. Or, dans *La voix et l'ombre*, les fragments orphéens suivent une présence qui s'éloigne à jamais.

Cet essai de R. M. est signé à la première personne, main à plume dont Millet a fait diversement usage dans son œuvre. L'ombre, étrangère, presque impersonnelle, ressuscite des pensées souvent graves, au ton mélancolique des faits passés, et toute une gamme d'insaisissables reflets se dédoublent en écho. Des impressions de bonheur laissent un tracé. Écrire, «c'est en appeler à l'ombre par une supplication redoutable. C'est rappeler les oiseaux du crépuscule. C'est la voix qui s'annule dans les frondaisons de la mémoire, l'impossible renversement de la nuit dans la clarté du verbe».

Écrivains outrageusement littéraires, ils le sont, impossibles à citer sans qu'une petite musique, la phrase de Vinteuil comme l'a dit Proust, nous happe et nous entraîne hors de ce monde qu'ils écrivent à la perfection. La vraie vie existe, «la voix vive» dit Millet, et ces écrivains en font la preuve, en toute connaissance de cause.

Collaboratrice du Devoir

## L'ORIGINE DU CÉRÉMONIAL

Claude Louis-Combet  
José Corti  
Paris, 2012, 113 pages

## LA VOIX ET L'OMBRE

Richard Millet  
Gallimard, «Lun et l'autre»  
Paris, 2012, 206 pages

## POÉSIE

## Voyages en pays aimé

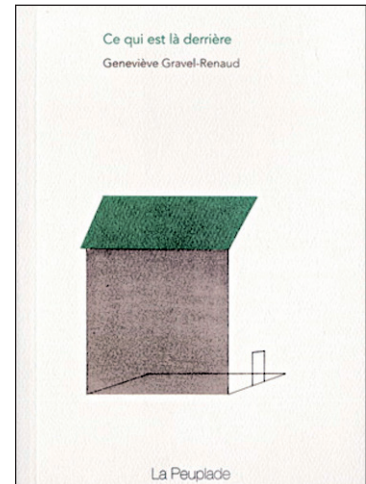
HUGUES CORRIVEAU

On croirait entrer dans une installation avec objets, projections et sons. Notre déambulation s'y poursuit lentement, un peu errante. Nous suivons de près les *Huit sorties* de Gilles Cyr toujours aussi ébahis par l'efficacité d'une telle économie du langage, d'une telle précision du regard intéressé à toutes choses vivantes.

Nous rencontrons encore une fois avec bonheur ce poète à la curiosité insatiable qui, depuis *Sol inapparent* en 1978, n'a de cesse de saisir l'éphémère comme la stabilité concrète des sensations. Quitter le «mur» et partir en «voyage» vers «L'Arménie» à la «recherche» d'un «arbre», d'un «jardin», d'un «papillon» ou d'une «pomme», voilà les multiples incarnations du monde qui le rejoignent et lui enjoignent de témoigner de la sensation ardente qui émane du réel, de tout objet insistant.

Tous les poèmes, constitués de strophes de deux vers seulement, introduits, conclus ou entrecoupés quelques fois par un vers isolé, concourent à cette impression d'une quête calme et profonde dont tous les éléments s'imposent alors que «la beauté rare s'entrevoit». Car, pour le poète, le moindre petit incident dans une journée ordinaire ou en voyage tient du miracle, lui qui est soutenu par une prégnante inquiétude pour ce qui risque de casser l'univers. La moindre odeur, le moindre désir de s'insérer dans l'existence des autres tiennent la soif de connaître à bout portant, étonnée, captivée: «il est des fruits si capricieux / que des musées exposent // Cézanne passe / il va peindre mes pommes // cultiver des contours / capables d'ajouter // quelque chose au regard».

Jardinier ou urbaniste, entomologiste ou simplement cita-



din, ou simplement voyageur, ou simplement vivant, Gilles Cyr participe de cette pulsion inouïe qui nous tient lieu d'âme, et essaie de sauvegarder l'instant nacré d'une aube, d'un reflet de calcaire, de l'éclat d'eau sur de la mousse. L'œil alerte, l'appétit insatiable, l'amour des mots justes concourent à soutenir cette poésie du frôlement, de la précarité comme de la pesanteur de la matière.

## En son absence

Gilles Cyr, lui qui aime tant l'espace, ne renierait sans doute pas la cartographie émotive que trace Geneviève Gravel-Renaud dans *Ce qui est là derrière*, bien que la manière en soit radicalement éloignée, tant la proximité des longues proses denses et foisonnantes s'attarde à la fragilité de l'abandon. Car il s'agit bien de cela, d'un texte qui parle d'une femme confrontée violemment à l'exactitude de son lieu de vie qu'elle doit seule se réapproprier. On pourrait croire la chose obsolète, mais non, l'écriture en est belle et la nervosité à fleur de peau. Geneviève Gravel-Renaud s'avère déjà une auteure à suivre, car la langue qui se déploie dans ce premier recueil est d'une grande justesse de ton, tremblant sur les formes,

sur les souvenirs, sur la prégnance matérielle. Elle n'est pas, justement, cette «enfant qui [...] n'a pas besoin d'écrire sur les murs pour protéger son image de l'effritement». Il lui faut s'incarner, tenir bon, tenir à soi dans la vigueur de la réalité.

À la toute fin, une lueur d'espoir pointe enfin: «[...] je m'installe dans le portrait vide, je laisse les images de moi envahir l'appartement, il y a parfois des jeunes filles blondes, des enfants minuscules et de très vieilles femmes aux cheveux presque bleus, des amas de couleurs et de traits qui bougent les meubles, dérangent les tableaux [...]. Elles s'amuse et je prends quelques moments de répit, j'essaie de répéter leurs gestes, de mimer leur expression, je reprends mon souffle.»

Collaborateur du Devoir

## HUIT SORTIES

Gilles Cyr  
L'Hexagone, coll. «L'appel des mots»  
Montréal, 2012, 148 pages

## CE QUI EST LÀ DERRIÈRE

Geneviève Gravel-Renaud  
La Peuplade  
Saguenay, 2012, 92 pages

Déjà en librairie  
 CLAUDE ARMAND PICHÉ  
**LA MATIÈRE DU PASSÉ**  
 Genèse, discours et professionnalisation  
 des musées d'histoire au Québec  
 SEPTENTRION, Q.C. CA  
 LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC  
 Conseil des Arts du Canada

**ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION**  

 Mathieu Bertrand, Libraire  
 Membre de la Ligue Internationale de la Librairie Ancienne (LILA)  
 514-914-2142  
**ACHETONS EN TOUT TEMPS :**  
 Art québécois et international  
 Livres d'art et livres d'artiste :  
 • Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...  
 • Éditions : Art Global, Corbeil, Du Silence, Ertz, La Frégate...  
 Refus Global, le Vierge incendié  
 Reliures d'art  
 Fonds universitaires :  
 • Littérature, Philosophie, Sciences humaines  
 • Pléiade  
 Livres anciens avant 1800  
 Americana et Canadiana  
 Expertise de documents et d'archives  
 4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
 bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

la grosse femme  
 d'à côté est partie  
 michel tremblay  
**Les livres qui ne circulent pas meurent**  
**L'ÉCHANGE**  
 713 MONT-ROYAL EST  
 MONT-ROYAL  
 514-523-6389

## LIVRES



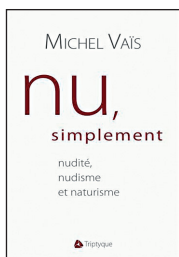
TIM SLOAN AGENCE FRANCE PRESSE

## Tout nu

LOUIS CORNELLIER

Le critique de théâtre Michel Vaïs aime être nu, simplement nu. Il n'a rien d'un exhibitionniste; il pratique tout bonnement, depuis 40 ans, le naturisme, une activité définie par la Fédération naturiste internationale comme «une manière de vivre en harmonie avec la nature, caractérisée par la pratique de la nudité en commun, qui a pour but de favoriser le respect de soi-même, celui des autres et le soin pour l'environnement». Vaïs, en 1977, a fondé la Fédération québécoise de naturisme, un mouvement organisé qui favorise le «nu non sexuel».

Dans *Nu, simplement. Nudité, nudisme et naturisme*.



Le critique de théâtre Michel Vaïs propose une sympathique introduction à cette pratique. Sa réflexion aborde les enjeux physiques, psychologiques, sociaux, juridiques, politiques et moraux de l'expérience naturiste. Vaïs insiste sur le bien-être physique et psychologique que procure le naturisme et sur les valeurs mises en avant par ce mouvement : «confiance en soi, sentiment de sécurité (je suis nu et ils sont nus, donc ils ne peuvent pas cacher d'arme ou d'intentions malveillantes, et il y a peu de risque qu'ils m'observent); acceptation de soi et des autres; respect mutuel; esprit de tolérance; sincérité, ouverture, franchise, innocence». Certaines affirmations du mi-

litant peuvent faire sourire (est-ce vraiment si agréable de s'arcler son potager en étant nu et faut-il vraiment s'inquiéter du fait qu'une boucle d'oreille pourrait nuire à notre énergie vitale en dérégulant des points d'acupuncture?), mais l'ensemble, rédigé dans un style explicatif qui manque un peu d'éclat, reste sérieux et souvent intéressant.

Le volet philosophique de cet essai manque toutefois de profondeur. Vaïs présente la valeur du «nu social» comme une évidence et rejette du revers de la main les objections (dont les miennes) à sa thèse, qu'il attribue à de douteux blocages psychologiques et sociaux. On peut pourtant, sans esprit polémique déplacé et sans plaider pour une interdiction de cette pratique, ressentir un légitime malaise philosophique par rap-

port au naturisme, une forme de nudité collective qui, au nom du contact avec la nature, ramène l'homme à son animalité, au détriment de son individualité. On peut considérer que la pudeur, cette «honte honnête», selon le Littré, cette «gêne qu'éprouve une personne délicate devant ce que sa dignité semble lui interdire», selon *Le Petit Robert*, est une des marques de notre humanité et que la brader en échange du plaisir de vivre à poil constitue une forme de régression.

Collaborateur du Devoir

NU, SIMPLEMENT  
NUDITÉ, NUDISME  
ET NATURISME

Michel Vaïs  
Triptyque  
Montréal, 2012, 212 pages

POLARS

## La vengeance a la mémoire longue

MICHEL BÉLAIR

On dirait presque, dès les premiers paragraphes de ce tout récent *Europa Blues*, que l'on tombe de plain-pied au milieu d'un poème tragique de l'Antiquité grecque. Quelque chose dans le rythme des phrases fait penser à la précipitation, à la frénésie du rite de mise à mort propre aux sacrifices. Une sorte de malaise mal défini tenant de l'envahissement progressif, de la transe... et qui colle parfaitement au délire de la victime, que l'on vient de voir s'enfiler quatre rails de cocaïne. Surtout quand apparaît la «signature» de cette entrée en matière dont on ne saisit pas tout mais que l'on sait sombre sinon glauque: EPIVU. Comme chez les Grecs...

EPIVU, des caractères de l'alphabet cyrillique tracés dans la terre humide et désignant les Erinyes, ces déesses de la vengeance sans pitié de la mythologie.

Elles sont bien au centre, on en prendra rapidement conscience, de cette histoire complexe à multiples volets bien vite confiée au fameux groupe A de la police de Stockholm.

Tout est question de vengeance ici. Rapidement on saura que l'homme du début a été littéralement dévoré par les gloutons du parc zoologique, probablement après avoir subi la torture, mais que sa mort est aussi en rapport direct avec la disparition, le même soir, de huit prostituées venues de l'Europe de l'Est. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on découvrira le cadavre d'un vieil homme que l'on a vu lui aussi tenter d'échapper à ses fantômes, que tout cela commencera à prendre un certain sens.

Difficile toutefois de comprendre pourquoi cet éminent spécialiste du cerveau d'origine juive a été sacrifié de la même façon que le petit maquereau du zoo. C'est toutefois en fouillant l'histoire de cet homme plusieurs fois candidat au prix Nobel que l'on finira par relier les pièces de cet impressionnant puzzle remontant jusqu'à l'Allemagne nazie. Il faudra en fait remonter jusqu'à Buchenwald en lisant le journal du savant juif, puis jusqu'au sinistre Institut de la douleur où l'on «expérimentait» sur la circulation sanguine sans anesthésie. Il faudra aussi tirer au clair l'implication d'une certaine élite scandinave dans la solution finale imaginée par Hitler...

Dans les faits, il faudra mener des opérations un peu partout à travers l'Europe d'aujourd'hui pour mettre au jour un réseau de prostitution dirigé de Milan et impliquant des crimi-

nels nazis là où l'on s'y attend le moins. Tout cela sans compter la vraie vie de tous ceux qui forment le groupe A et qui sont de vrais personnages remettant en question eux aussi leur implication face à ce qui fait du monde moderne ce qu'il est.

Ce quatrième livre d'Arne Dahl traduit en français est encore une fois particulièrement réussi. C'est l'œuvre d'un homme d'une culture étonnante dont

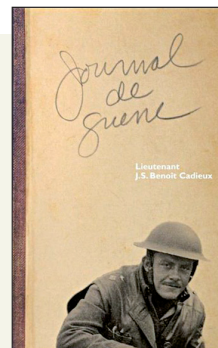
le traducteur sait rendre la richesse et l'élégance du style. Un cadeau. Sur tous les tableaux.

Le Devoir

EUROPA BLUES

Arne Dahl  
Traduit du suédois par Rémi Cassaigne  
Seuil/Policiers  
Paris, 2012, 394 pages

## LA VITRINE



DOCUMENTS

JOURNAL DE GUERRE

Joseph Santon Benoit Cadieux  
Choix des extraits et présentation par Sébastien Vincent, En collaboration avec Françoise Cadieux  
VLB éditeur  
Montréal, 2011, 237 pages

Entre juin 1944 et juillet 1945, le lieutenant Benoit Cadieux, envoyé sur le front européen de la Seconde Guerre mondiale, tint un journal détaillé du théâtre des opérations qui se déroulaient sous ses yeux. On doit à l'historien et collaborateur du *Devoir* Sébastien Vincent, aidé par Françoise Cadieux, fille de l'auteur, la publication des extraits les plus significatifs de ce témoignage d'un officier d'artillerie qui vécut aux premières loges la campagne de libération de l'Europe du joug nazi. Le lieutenant Cadieux arrive en France une semaine après le débarquement de Normandie. On y entend les canons gronder, mais aussi l'officier canadien tonner contre la formation de ses soldats et certaines conditions de la guerre. On y sent aussi la présence culturelle de son milieu dans une suite de courts passages, où l'on constate par exemple la place importante qu'occupe l'univers religieux catholique. Le lieutenant Cadieux décrit avec précision les vicissitudes de la guerre et, à ce titre, son témoignage est aussi rare que précieux pour quiconque s'intéresse de près à cette période de l'histoire humaine. — J.-F. N.



PHOTOGRAPHIE

LE JARDIN D'ANTONIA

Marisa Portolese  
Maison de l'image  
et de la photographie  
Montréal, 2011, 80 pages

Née en 1969, la photographe Marisa Portolese enseigne son art à l'Université Concordia. De son œuvre de photographe, constitué par différentes séries, se dégage un rapport important à l'histoire de l'art, notamment à l'art du portrait selon une perspective toute contemporaine. Depuis 2007, Marisa Portolese travaille à la réalisation d'une série intitulée *Le jardin d'Antonia*, qui met en scène des membres de sa famille. Travail de mémoire autour du prétexte d'un album de famille d'un genre singulier? Evocation des secrets qui vont de la naissance à la mort par l'entremise de portraits? À tout le moins peut-on dire qu'on a affaire ici à une mise en scène très formelle de l'univers du privé et des secrets que suppose l'existence, à travers les douleurs que chacun porte en soi. «L'enfance et ses blessures» sont au cœur des préoccupations de Marisa Portolese, rappelle en présentation de ce livre Manon Blanchette, dont le texte est suivi d'une étude plus substantielle du critique d'art James Campbell. — J.-F. N.



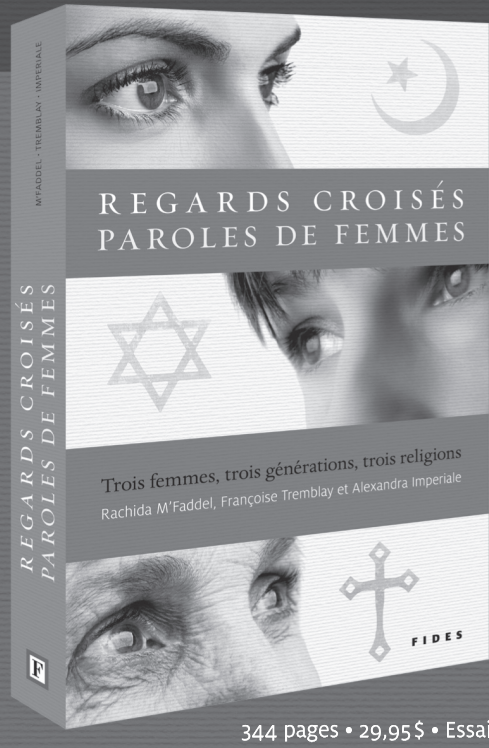
GUIDE

L'ANNUEL DE L'AUTOMOBILE 2012

Benoit Charette, Michel Crépault,  
Philippe Laguë et al.  
L'Annuel de l'automobile  
Montréal, 2012, 224 pages

Les guides d'achat pour les automobiles sont traditionnellement publiés à la fin de l'été. Concurrence oblige, chacun se bat désormais pour paraître le premier. Voici que l'Annuel de l'automobile propose désormais un guide de mi-année où les toutes dernières nouveautés et les dernières mises à jour techniques complètent l'édition précédente. Dès le début de l'ouvrage, Michel Crépault signe un texte particulièrement éclairant consacré aux cotes de consommation de carburant offerte par les constructeurs automobiles. Comme on peut s'en douter, les constructeurs ont tendance à dorer la pilule au chapitre de la consommation d'essence, y compris en ce qui concerne les véhicules de type hybride. C'est d'ailleurs pire au Canada où, semble-t-il, les indices de la consommation automobile maquillent la vérité encore plus qu'aux États-Unis. — J.-F. N.

Trois femmes,  
trois générations,  
trois religions



344 pages • 29,95 \$ • Essai

75 ans  
FIDES

XYZ  
éditeur

Serge Bruneau  
Quelques braises  
et du vent



Serge Bruneau

Quelques braises  
et du vent



Il ne suffit pas juste  
d'un peu d'eau...

f b

www.editionsxyz.com

# ESSAIS

## La triste histoire de Robert Bourassa



LOUIS CORNELIER

**S**i, comme moi, vous n'avez pas lu, au moment de leur parution originale en 1994, *Le tricheur* et *Le naufrageur* (Boréal), les deux ouvrages de Jean-François Lisée consacrés à la fourberie de Robert Bourassa dans le Québec de l'après-Meech, vous vous délecterez à la lecture de l'essai *Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque*, une version remaniée et condensée des deux briques du journaliste-vedette.

Brillant travail d'enquête qui se lit comme un thriller politique, *Le petit tricheur* dresse un portrait dévastateur de l'ancien premier ministre du Québec. «*La malhonnêteté intellectuelle est, à mon avis, le mode de fonctionnement principal de Robert Bourassa*», écrit Jean-François Lisée dans l'introduction de ce rigoureux assaut journalistique. Présenté comme un maître de l'anesthésie du peuple et de ses propres collaborateurs, Bourassa, selon Lisée, «*a été nuisible pour le Québec et pour le Canada*». Jean Lapierre, au début des années 1990, disait même que le chef libéral «*nous a tous fourrés quand même*». Le livre de Lisée en fait la preuve implacable.

Pourquoi revenir là-dessus aujourd'hui, alors que l'homme, dont ne demeure que la mémoire, n'est plus en état de nuire? Pour deux raisons, explique Lisée. D'abord, parce que cette année marque le 20<sup>e</sup> anniversaire de l'échec de l'accord dit de Charlottetown, date de la mort du rêve d'un Canada reconnaissant le Québec, un événement sur lequel il est nécessaire de se pencher pour mieux comprendre l'actuel rapport des forces entre le Québec et le Canada. Ensuite, parce qu'aujourd'hui encore, au mépris de l'histoire, «*une majorité de Québécois ont une*

*image positive de Robert Bourassa*» et les tentatives de réhabilitation du politicien ne sont pas rares (la dernière en date étant celle de Georges-Hébert Germain). Pourtant, si on croit au «*retour d'une certaine moralité en politique*», comme l'écrivait Daniel Latouche en 1994, il importe de briser cette image.

Même s'il porte principalement sur la période de l'après-Meech, *Le petit tricheur* ne néglige pas le reste du parcours politique de Bourassa. Lisée présente le jeune étudiant des années 1950 qui peine à joindre les deux bouts. Il guérira de son insécurité économique individuelle en se mariant avec une fille de la riche famille Simard, mais il assumera alors l'insécurité économique de sa nouvelle classe sociale. «*Dans cette caste qui devient sa nouvelle famille, écrit Lisée, la stabilité économique à tout prix, la peur du désordre civil et du changement sont une religion.*»

Bourassa, qui s'est longtemps défini comme un homme de gauche, flirte un peu avec René Lévesque — il collaborera à l'écriture d'*Option Québec* —, mais s'accroche au Parti libéral quand il évalue qu'il peut en devenir le chef. Avec l'organisateur électoral Paul Desrochers, il apprend l'art du cynisme qui le mène au pouvoir en avril 1970.

Pendant la Crise d'octobre 1970, démontre Lisée, Bourassa présente en public une image de mollesse, mais pratique la fermeté en privé. Il sait qu'il n'y a pas de menace d'insurrection, mais il veut «*traumatiser l'opinion*» et casser l'opposition péquiste, quitte à emprisonner injustement des poètes. Deux ans plus tard, il pratiquera le même abus de pouvoir en jetant en prison des chefs syndicaux. Tout un libéral!

En 1990, au moment de l'échec de l'accord du lac Meech, Bourassa semble s'élever soudainement à la hauteur d'un homme d'État. Sa déclaration du 22 juin — «*Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le Québec est, aujourd'hui et pour toujours, une société distincte, libre et capable d'assumer son destin et son développement*» — enflamme le Québec. Les souverainistes sont enchantés et les fédéralistes natio-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

**Aujourd'hui encore, au mépris de l'histoire, une majorité de Québécois ont une image positive de Robert Bourassa et les tentatives de réhabilitation du politicien ne sont pas rares.**

nalistes sont prêts à franchir le pas.

Dans les mois qui suivent, Bourassa multiplie les formules audacieuses et déterminées. «*Tout est ouvert*», dit-il, tout «*sauf le statu quo et l'annexion aux États-Unis*». Il répète que le statu quo est «*la pire des solutions pour le Québec*». Il évoque un référendum sur la souveraineté; il laisse ses troupes s'emballer pour la stratégie du «*couperet sur la gorge*», selon laquelle, sans réforme en profondeur du fédéralisme dans le sens des revendications du Québec, les libéraux choisiront l'indépendance; il encourage la création du Bloc québécois.

Pendant ce temps, en coulisse, il assure à certains joueurs-clés du Canada anglais que tout ça

n'est que du vent, une fourbe mascarade, et que son seul choix reste le fédéralisme à tout prix. «*Bref, constate Lisée, les seuls qui restent dans le brouillard, ceux à qui Bourassa chante la chansonnette de la dernière chance, du "une grande réforme, sinon on part!", de "l'obligation de résultat", sont les Québécois francophones*», c'est-à-dire son peuple, ceux qui l'ont élu. Lisée, il faut bien le comprendre, n'accuse pas Bourassa d'avoir été fédéraliste; il l'accuse de ne l'avoir pas dit clairement, d'avoir fait croire le contraire.

L'option souverainiste est alors au faite de sa popularité, même dans les rangs libéraux. C'est le temps ou jamais pour les fédéralistes nationalistes d'en profiter. À Ottawa, le gouvernement Mulroney est aux abois et son aile francophone nationaliste fait miroiter à Bourassa des transferts de pouvoir en matière de langue, de culture, de communications et de santé. Bourassa refuse. Personne ne sait ce qu'il veut. En fait, comme les négociations devant mener à l'accord de Charlottetown le montreront, il ne veut rien. Pire: il veut noyer le poisson.

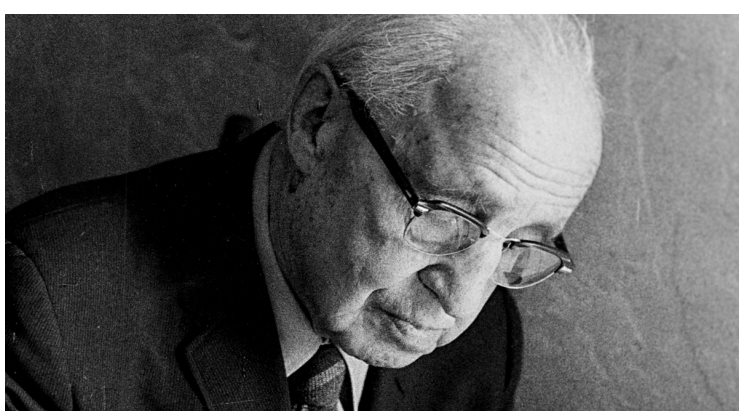
Sa conduite pendant ces négociations est lamentable. «*La tâche de donner au Québec une place distincte au sein du Canada est peut-être impossible*, conclut Lisée. *Mais tout dit qu'un autre fédéraliste que Robert Bourassa aurait vraiment tenté de la réaliser. Tout dit que Bourassa, par sa longévité et sa ténacité, a gaspillé la fenêtre historique pendant laquelle la réforme interne du Canada était envisageable. Et maintenant, elle ne l'est plus.*»

Ce bouleversant et captivant portrait du naufrageur libéral est un grand livre politique et devrait prémunir les Québécois contre les héritiers de ce triste sire.

Collaborateur du Devoir

### LE PETIT TRICHEUR

ROBERT BOURASSA DERRIÈRE LE MASQUE  
Jean-François Lisée  
Québec Amérique  
Montréal, 2012, 424 pages



ALAIN RENAUD LE DEVOIR

Eugène Achard (1884-1976), auteur de quelque 80 livres, fut aussi fondateur de revues pédagogiques bibliothécaire, éditeur et libraire.

## Le Québec mythique d'Eugène Achard

MICHEL LAPIERRE

Victor-Lévy Beaulieu, en nous faisant découvrir, grâce à son livre *Contes, légendes et récits d'Eugène Achard*, le charme de l'écrivain qui fut, signale-t-il, «*le plus lu dans les écoles du Québec entre 1920 et 1960*», nous livre une confiance: «*ma famille adulait*» Maurice Duplessis. Mais la rencontre entre la France profonde du frère mariste, débarqué ici en 1900, et le Québec profond de VLB dépasse les clichés.

En témoigne le portrait nuancé que l'anthologiste brosse de l'ex-enseignant Eugène Achard (1884-1976), né en Auvergne (région si riche en tradition orale), atteint de surdité partielle en 1920 et relevé alors de ses vœux de religion, auteur de quelque 80 livres, fondateur de revues pédagogiques, bibliothécaire, éditeur et libraire. Beaulieu souligne que le conteur tombé dans l'oubli révolutionnaire le merveilleux québécois en y intégrant la mythologie amérindienne, les sorcières sympathiques et «*la poésie sociale*».

C'est très juste, même s'il ne précise pas que l'originalité d'Achard, à propos des deux derniers points, se rapproche de celle d'Henri Pourrat (1887-1959), chantre ingénieux de la paysannerie auvergnate, contempteur de la décadence urbaine, et que l'esprit du Montréalais d'adoption s'exprima discrètement dans une entrevue accordée, en 1972, au magazine *Perspective de La Presse*. Achard y raconta que l'un de ses amis d'enfance, fils de petites gens, «*lançait des pierres contre le château du village*».

Le jeune Auvergnat s'appelait Pierre Laval. Il sera, dès 1940, à Vichy, à la tête, avec Pétain, d'un

régime fantôme soumis aux nazis. Cela ébranle l'idéalisation inconditionnelle de l'arrière-pays, qu'il soit français ou québécois, mais n'enlève rien au talent d'Achard.

L'écrivain imagine, «*à la grande fête annuelle des ancêtres, les ossements des morts*» hurons et iroquois, «*réunis dans la même fosse tapissée de fourrures précieuses*» pour célébrer un «*amour de la paix*», digne du «*pays des chasses bienheureuses*». Au lieu de danser «*sur les charbons ardents pour le plaisir des guerriers iroquois*», de chanter avant son dernier supplice, le prisonnier huron épousera une Iroquoise et régnera sur un monde refait.

Séduit par la fusion des cultures, Achard met en scène Jean-Vincent de Saint-Castin (1652-1707). Cet officier français, marié à une Amérindienne et devenu chef abénaquis, consola les Acadiens attaqués par les Anglais. Compte tenu de l'inaction de la France, il leur dit: «*Il n'y a que les Indiens pour vous venir en aide.*»

Achard admire le coassement d'une grenouille du lac Tremblant, dans les Laurentides. Fièvre, elle lui lance avec dédain: «*Retourne dans ta cité, moi, je vais dormir dans ma vase.*» Comme les mythes amérindiens qu'il recrée, la vérité qu'il aime dans la nature éloigne le conteur candidate d'une récupération doctrinaire du pays profond.

Collaborateur du Devoir

### CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS D'EUGÈNE ACHARD

Victor-Lévy Beaulieu  
Éditions Trois-Pistoles  
Notre-Dame-des-Neiges,  
2012, 424 pages

## Une modernité née rue Sainte-Catherine

MICHEL LAPIERRE

Dans *La famille Crouillard*, pièce québécoise de 1912, le campagnard qui arrive en ville s'écrie: «*Y a ben des voleurs à Montréal quand on pense: presque toutes les maisons sont attachées aux poteaux de télégraphe avec des fils de fer pour pas qu'on les emporte.*» Évoquer l'électricité dans une farce honnie par les bien-pensants! Chez le peuple,

La revue, le cinéma, l'électricité, l'automobile et tant d'autres nouveautés ont convaincu le peuple, de la façon la plus concrète, que notre maître n'était pas le passé mais le progrès

notre modernité naissait entre 1900 et 1930, avec des revues comme *Hollywood-Montréal-Paris*.

Voilà ce que nous apprend, grâce à des recherches de première main, l'ouvrage *Le diable en ville* des historiens Germain Lacasse, Johanne Massé et Bethsabée Poirier. Il porte sur «*l'émergence de la modernité populaire*» rue Sainte-Catherine à Montréal, autour de l'homme-orchestre Alexandre Silvio, bonimenteur de films muets, puis, dans les années 20, l'un des

principaux directeurs de théâtre de la métropole.

Qui est ce rastaquouère? auraient demandé le clergé et toute l'élite conservatrice, férus de bon français et de bonnes mœurs. Le producteur de revues, comme *Le diable en ville* (1924), ou, plus secrètement, l'incarnation de l'univers d'où jaillissaient les revues *L'aéroplane*, *En veux-tu?... En v'là!...*, *Viens pas m'achaler!*, *Voilà le plaisir*, les indignait

Avec beaucoup de pertinence, les auteurs font leurs propos de Jean-Cléo Godin. L'historien du théâtre juge que le jolal est un «*instrument pour dénoncer, parodier et exorciser une culture empruntée et importée*» et qu'avant Michel Tremblay, Jean-Claude Germain et Jean Barbeau «*seule la revue semble avoir eu cette audace et avoir joué ce rôle.*»

La revue, le cinéma, l'électricité, l'automobile et tant d'autres nouveautés ont convaincu le peuple, de la façon la plus concrète, que notre maître n'était pas le passé mais le progrès. A des ecclésiastiques

lettrés, tels Camille Roy et Lionel Groulx, entichés de la France d'une époque révolue, ils opposaient sans fracas le bouleversement social de la quotidienneté.

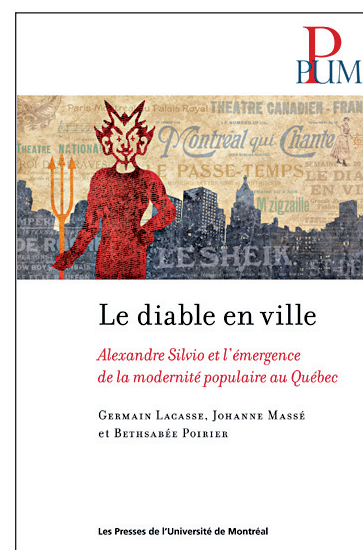
Aussi chante-t-on dans une revue de 1922: «*Les bons bourgeois / Maint'nant cirent leurs bottines / ...Tous les soirs leurs domestiques / ... S'en vont au cinéma.*» Et, dans une autre revue, l'obscurité du tramway, le soir, permet à une voyageuse de demander à un monsieur:

«*Est-ce vous / Dont le baiser si doux / M'fit passer un frisson fou?*» Les craintes des bien-pensants se justifiaient: la modernité du film ou des transports en commun révolutionnaient les esprits et les cœurs.

Collaborateur du Devoir

### LE DIABLE EN VILLE

Germain Lacasse, Johanne Massé et Bethsabée Poirier  
PUM  
Montréal, 2012, 304 pages



Les partis politiques québécois dans la fourmante

Mieux comprendre et évaluer leur rôle

Avec les intellectuels  
Benoît Pelletier

Disponible en livre numérique

Visionnez l'entrevue avec l'auteur

pulaval.com

Je choisis  
**LE DEVOIR**  
Libre de penser

Culture